



En pays d'Auge, dans la France profonde et tranquille, Orbec, une petite commune rurale, organise, chaque été, des manifestations culturelles. Cette année, du 7 au 14 août, les nombreux touristes venus visiter ses maisons en colombages et ses moulins aux flancs des rivières, ont pu découvrir l'Afrique. Pas celle des stéréotypes habituels, mais l'Afrique de la création contemporaine, dans la diversité, à travers la peinture, la sculpture, l'artisanat, la musique, le conte et les films. A cette occasion, Ernest Dükü, un peintre ivoirien, au parcours atypique, a fait connaître ses oeuvres et... sa philosophie de l'Art.

BLACKMEN : Comment êtes-vous venu à la peinture ?

ERNEST DÜKÜ : Tout naturellement je pense. Enfant, j'aimais dessiner. Je copiais les affiches de cinéma. J'ai fait l'école des Beaux-Arts et l'école d'Architecture. L'étude de l'architecture traditionnelle et son décor peint par les femmes m'a permis de déceler le lien subtil entre l'architecture et la peinture. Cela explique le caractère sculpté de ma peinture et ma manière de poser les patines, de travailler les formes qui renvoie à la sculpture.

BM : De quelle manière a évolué votre style ?

E.D : Au début, j'ai utilisé les idéogrammes que l'on retrouve sur les tissus, sur les portes sculptées des cases, sur la statuaire, mais de façon purement décorative. Aujourd'hui, ces éléments interviennent comme des codes à déchiffrer. Le travail des stylistes africains qui sont habiles dans le mélange des matières et des couleurs m'interpelle.

BM : Vous utilisez des matériaux hétéroclites. Est-ce une façon de valoriser le patrimoine national ?

E.D : C'est plutôt, une tendance à rechercher de nouvelles formes d'expression. C'est vrai qu'il peut aussi s'agir d'un souci économique ou sentimental, mais c'est surtout une volonté de se démarquer, de sortir des sentiers battus. J'essaie de conserver l'ancien dans le nouveau en faisant évoluer la technicité picturale.

BM : Que peignez-vous ?

E.D : L'artiste est le témoin de son époque, j'essaie donc, à ma façon, de traduire les angoisses des gens, leurs préoccupations. Leur histoire, notre histoire. En essayant parfois de faire passer des messages.

BM : Beaucoup d'artistes africains éprouvent un besoin d'exprimer leurs liens avec l'Egypte ancienne. Pourquoi ?

E.D : Au-delà de l'idée de s'inspirer de l'Egypte antique, il y a le fait que les artistes veulent rapporter certaines interrogations, ce que j'appelle des non-dits, qui n'ont pas de réponses précises. L'image picturale permet de saisir les interférences, les connexions possibles qui se sont produites à une certaine époque entre l'Egypte et l'Afrique subsaharienne, mais il ne s'agit en aucun cas d'égyptomania.

BM : Appartenez-vous à une école, à un courant particulier ?

E.D : En visitant les musées, en côtoyant d'autres artistes, les influences se diversifient. J'en suis arrivé à acquérir une expression personnelle. Si je devais me réclamer de quelqu'un, ce serait Christian Latier qui utilisait la corde et la ficelle qui transparaissent dans mon oeuvre. Mais je trouve normal de rendre hommage à tous les anciens du groupe Cobra, de l'Ecole de Poto-Poto, de Voyou-Voyou... Remarquez que l'activité picturale a toujours existé en Afrique. C'était un travail de groupe, sans mettre en avant des individualités. Les murs des cases, les palais, les vêtements traditionnels, le visage et le corps sont autant de supports de l'expression picturale africaine. ■



Ernest
DÜKÜ

de l'architecture
à la peinture

